

ARCHIVES – Asnières à Censier

Rubrique « Ereignis »

Numéro 4 / Mai 2014



A la recherche d'une mémoire partagée avec Gerd Krumeich

© Cindy Navarre

A partir de la conférence-débat avec Gerd Krumeich, Gérard Domange, Juliette Roy et Frank Meyer le 7 mars 2014, modérée par Rémi Daviau et Laure Etienne. Un événement organisé par les étudiants du Master Etudes germaniques au Centre mondial de la paix de Verdun

Bataille de Verdun, bataille totale. Si la Première Guerre Mondiale n'est pas pour Gerd Krumeich une guerre totale, puisqu'elle a fort peu touché les civils, la bataille de Verdun, elle, peut être considérée comme une bataille totale. À Verdun, c'est la guerre qui règne. À la différence de la bataille de la Somme, l'investissement des soldats y est encore très grand : il y a un investissement tout à la fois technique, avec l'importance de l'artillerie, et physique et moral de la part des soldats. En effet, à la différence de la bataille de la Somme où le bombardement était généralisé et où il ne s'agissait pour les hommes plus que de tenir le plus longtemps possible, la bataille de Verdun est marquée par de nombreux changements de position, des attaques et des moments où l'on doit se défendre, des prises et reprises de villages. Ainsi, malgré l'impact nouveau de l'artillerie, l'investissement des soldats qui sont plongés dans cette situation absurde est plus que jamais sollicité.



© Cindy Navarre

Le mémoire de Falkenhayn. La bataille est extrêmement meurtrière puisqu'elle fait en tout 300 000 morts, et d'innombrables blessés. Elle est aussi la bataille la plus longue de la guerre, de février à décembre 1916. On peut se demander si une telle situation avait été voulue et prévue. Pour répondre à cette question, les historiographies allemande et française se sont longtemps appuyées sur le mémoire de Falkenhayn, le général allemand qui avait dirigé l'attaque de Verdun, dit "Mémoire

de Noël", que Falkenhayn a publié en 1919 dans ses mémoires. Il s'agit d'un communiqué qu'il dit avoir remis au gouvernement et qui annonce que l'attaque de Verdun n'a pas pour but sa prise mais de "saigner à blanc" l'armée française, qui ne lâcherait pas cette place forte et la défendrait jusqu'à n'avoir plus d'hommes.

L'authenticité de ce mémoire a toujours été mise en doute, étant donné qu'on n'en a retrouvé aucune trace dans des archives, les autres généraux allemands ayant commandé à Verdun ont d'ailleurs démenti les dires de Falkenhayn dès les années 1920 : le but de la bataille avait bien été pour eux de prendre Verdun. Dans son livre publié en 2013, *Verdun*, l'historien Paul Jankowsky montre que ce fameux mémoire est un faux, qu'il est en réalité une légitimation a posteriori d'un plan lamentablement échoué.

La patrie française rassemblée à Verdun. L'historien Antoine Prost a en outre fait remarquer qu'il y a un fort anachronisme dans l'affirmation de Falkenhayn selon laquelle Verdun était une place à défendre à tout prix pour les Français : le fort de Douaumont avait été déséquipé au début de la guerre, Verdun n'apparaissant plus comme la place la plus stratégique à défendre à tout prix. Ainsi le mythe de Verdun n'est né qu'avec la bataille : avant février 1916, cet endroit n'était pas considéré comme un symbole. La classe politique, qui cherchait à raviver l'esprit de l'Union Sacrée, s'est emparée de cette occasion et l'attaque de Verdun par les troupes allemandes a été érigée en symbole du thème de la patrie en danger, faisant de cette place forte le lieu emblématique du rassemblement patriotique.



© Cindy Navarre

"Ils ne passeront pas, on les aura.", dira Pétain dans son discours du 8 Avril, qui concrétisera cet idéal de la nation rassemblée face à l'ennemi en créant la Noria (le système de remplacement perpétuel des troupes qui a fait que la presque totalité de l'armée française a connu Verdun, contrairement à l'armée allemande). C'est donc la construction rhétorique autour de Verdun qui est à l'origine de l'attachement fort de l'opinion publique française à Verdun.

Saigner la France. Il serait faux de croire que la théorie de la saignée de la France avait été inventée de toute pièce par Falkenhayn, car elle s'inscrivait dans des considérations populaires à l'époque en Allemagne : la France était vue comme une nation vieillie, qui n'avait plus de force, dont la population ne s'accroissait plus, elle fuyait face au plan Schlieffen, presque sans résistance. Il y avait donc l'idée bien ancrée que la France allait perdre son sang, stéréotype auquel la presse eut recours

au moment où l'attaque a échoué : l'argumentaire du mémoire de Falkenhayn n'a donc pas été forgé de toute pièce.

Le soldat allemand face à Verdun et la question de la mémoire.

La question de l'expérience des combattants allemands à Verdun est essentielle pour la question de la mémoire qui va suivre cette bataille, et qui sera largement influencée, naturellement, par celle des anciens combattants. À la différence du soldat français qui défend son sol, le soldat allemand n'est pas porté par l'idée d'un **sens** de cette bataille, il est abandonné à l'absurdité de la guerre.



© Cindy Navarre

Les camarades du front, trahis par la nation. Dans *Erziehung vor Verdun* (1935), l'écrivain Arnold Zweig décrit comment le soldat allemand à Verdun se sent abandonné par son pays et ses supérieurs. Il ne lui reste alors que l'interaction avec ses camarades au front, si bien que se créent des liens très forts entre les soldats, qui donnent lieu à la création du mythe d'une camaraderie idéalisée à Verdun, en réaction au "coup de poignard dans le dos" de l'arrière qui abandonne ses soldats. Cette logique d'opposition entre le simple soldat glorifié et le Reich traître de Guillaume II est reprise dans l'entre-deux-guerres par les idéologies ultranationalistes. Les monuments aux morts érigés sont donc instrumentalisés par des idéologies politiques, où la camaraderie au front est presque érigée en but de guerre, instrumentalisant ainsi l'expérience vécue de la guerre.

Dans ce sens, Verdun est un lieu de mémoire pour les anciens combattants allemands de l'entre-deux-guerres. En France, cette mémoire ne transcende pas leur cercle. En 1936, les anciens combattants allemands et français se réunissent à Verdun pour une cérémonie de commémoration où Verdun est présenté comme expérience indépassable et qui témoigne du désir d'éviter toute guerre à l'avenir. Les volontés des anciens combattants allemands et français paraissent donc unies autour de l'idée de paix, même si l'on peut supposer que du côté allemand se venger tout d'abord du traité de la défaite cuisante apparaît comme la condition de possibilité d'une paix durable.

C'est en tout cas l'instrumentalisation qu'en fait Hitler qui se montre solidaire des anciens combattants en leur portant une attention à laquelle ils n'ont pas eu le droit sous la République de Weimar, notamment aux gueules cassées. Si Hitler a tenté de les séduire en leur promettant que le soldat allemand retrouverait son honneur sous le IIIème Reich et en présentant la guerre comme une revanche nécessaire, notamment sur Verdun, on ne peut toutefois pas dire qu'il l'ait érigé en lieu de

mémoire puisqu'il ne s'est lui-même pas rendu à Verdun au moment de sa prise par les Allemands en 1940.

Le souvenir franco-allemand. Verdun, du côté français, a été immédiatement, et de manière évidente, un lieu de mémoire, et continue à l'être après 1945. Ce lieu représente naturellement, après l'expérience d'une guerre qui avait engendré une désunion profonde, la conscience d'être une nation unie. Mais ces commémorations se font sans les Allemands : lorsqu'Adenauer souhaite s'associer aux commémorations qui ont lieu à Verdun en 1956, cela lui sera refusé par De Gaulle. Il faut attendre 1984 pour qu'une commémoration franco-allemande puisse à nouveau avoir lieu à Verdun, avec la rencontre de François Mitterrand et Helmut Kohl.



© Christian Sommer

À partir de ce moment la logique de commémoration franco-allemande a été amorcée : en 1996, deux mille enfants allemands et français ont été rassemblés à Verdun, puis en 2009 les drapeaux allemand et européen ont été hissés par des troupes franco-allemandes au sommet du fort de Douaumont (occupé par les troupes allemandes durant huit mois en 1916 et au sein duquel se trouve une nécropole allemande). Le prochain combat pour Gerd Krumeich serait de mettre une plaque sur l'ossuaire de Douaumont pour indiquer la présence des ossements de 70 000 soldats allemands dans cette sépulture.